

GALERIE DES NOÉSOLOGUES ILLUSTRÉS

René Descartes

René Descartes fut philosophe et savant, et même les deux conjointement à un point inégalé depuis : de sa métaphysique il pensait qu'elle fournissait des bases certaines à la science de la nature. Avant de se lancer dans cette aventure, il avait contribué à faire faire un grand pas aux mathématiques en établissant la jonction de la géométrie avec l'algèbre, créant ainsi ce que nous appelons la géométrie analytique. Il avait participé également aux développements de la science nouvelle, prenant part au débat cosmologique et à l'éclosion de la physique.

Découvreur, donc, et même créateur, Descartes était plus attentif qu'aucun autre à la manière de découvrir et, plus largement, à la manière de bien penser pour établir des connaissances nouvelles. Ses réflexions à caractère noésologique se rencontrent dans les *Méditations Métaphysiques* et, surtout, dans les *Règles pour la Direction de l'Esprit*. Le *Discours de la Méthode* n'en offre que des reflets ; les *Principes de la Philosophie* et la correspondance n'apportent que des compléments mineurs.

Les *Règles*, restées inachevées et impubliées du vivant de Descartes, sont moins abouties, même en leur partie rédigée, que les *Méditations*. À visées moins pratiques, celles-ci offrent en revanche quelques repères solides, ce qui rend utile de les évoquer en premier.

Les Méditations

Dans les *Méditations métaphysiques*, œuvre majeure de l'âge mûr, est exposée une conception de la connaissance, elle-même assez connue. Elle a suffisamment marqué la philosophie européenne pour que les élèves de Terminale soient tous amenés à la fréquenter ou, au moins, à l'entre-apercevoir à quelque détour. En son centre se tient la charpente constituée de l'idée, du jugement, et du raisonnement.

L'idée de quelque chose, pourrait-on dire, c'est la chose telle qu'elle est présente en notre esprit, en notre conscience. Ce n'est donc pas l'Idée platonicienne, à l'existence séparée et vers la perfection de laquelle l'esprit doit tourner son regard, encore que les idées innées, les plus pures, ressemblent à cela. Descartes refuse de confondre ces dernières avec les images, c'est-à-dire avec les représentations en quelque sorte visuelles, ou plus largement sensibles, que nous formons de certaines choses physiques. Il s'en explique au début de la sixième Méditation, en s'appuyant sur l'exemple célèbre du pentagone et du chiliogone. Concevoir, c'est-à-dire former l'idée, n'est pas toujours imaginer, c'est-à-dire former l'image. Les idées peuvent comporter une part d'image, mais les plus pures en sont dépourvues. L'entendement est la faculté en charge de la conception des idées.

L'idée ne comporte en elle-même aucun jugement et, en ce sens, elle n'est ni vraie ni fausse. Le jugement consiste en l'adhésion de l'esprit qui accorde son assentiment et lui seul est susceptible

d'être vrai ou faux. Et l'on est d'autant plus enclin à juger à bon escient que l'on conçoit plus clairement et plus distinctement.

Le raisonnement est le cheminement qui fait passer d'un jugement à un autre. Il ne repose pas fondamentalement sur la logique, si l'on désigne par ce mot une logique formelle, que ce soit celle d'Aristote ou une autre, mais plutôt sur l'ampleur et la netteté des conceptions. C'est en concevant clairement l'idée de chiliogone qu'il est possible de bien raisonner sur cette figure et d'en voir les propriétés.

La fonction de l'imagination est d'accompagner la conception de l'idée, de s'y mêler s'il y a lieu. Elle peut la favoriser, mais aussi la brouiller. Pour ce qui est de la connaissance sensible, il faut comprendre que l'excitation des sens par la lumière, le son et autres phénomènes physiques, ne consiste qu'en mouvements de diverses parties du corps tant que ces derniers ne se traduisent pas en l'esprit. Telle réception de formes et de mouvements, une fois conduite au cerveau, induit la production d'une sensation dans la conscience. La perception de la chose colorée et mobile demande idée et jugement en outre. Mais les *Méditations*, tournées vers les vérités métaphysiques, ne s'aventurent guère au-delà des généralités en ce qui concerne la connaissance sensible.

Tout juste trouve-t-on, dans la Méditation troisième, une répartition des idées en innées, adventices et factices. Les premières sont celles que l'esprit trouve en son seul fonds, et dont la métaphysique se repaît. Sous ce rapport, être lié au corps constitue pour l'esprit une source d'empêchements et de confusion, donc d'erreur. Les idées adventices sont celles qui se forment d'elles-mêmes à l'incitation des sens, comme celle du Soleil, qui donne l'impression d'être relativement petit et proche. Les idées factices sont celles que nous forgeons et constituons, par exemple celle qu'un astronome peut élaborer du système solaire, dans laquelle le Soleil apparaît plus grand et plus éloigné.

Les Règles

Les *Regulæ ad directionem ingenii* sont un commencement de traité, dont l'original a été perdu. Il fut sans doute écrit après que Descartes eut mis au point son grand apport aux mathématiques et avant qu'il n'eût entrepris d'établir des vérités métaphysiques. Le sujet en est la conduite de l'esprit dans la recherche de la vérité. Bien qu'une lecture superficielle pourrait le laisser croire, les *Règles* ne concernent pas les seules mathématiques. Elles sont orientées principalement vers les sciences, et même un peu au-delà, mais il est vrai qu'elles se mêlent encore moins de la connaissance du monde humain que de celle du monde divin*. Ce sont ces règles, sans doute, que l'on trouve, résumées à l'extrême en quatre célèbres préceptes, dans la seconde partie du *Discours de la Méthode*. Il n'est pas possible de déterminer si Descartes, en rédigeant les *Règles*, envisageait déjà de donner des fondements métaphysiques à la philosophie. Sans doute éprouva-t-il le besoin de faire le point sur ce qui avait donné force à sa démarche jusqu'alors, avec l'idée de disposer d'une méthode aux applications relativement universelles, faite pour les domaines dans lesquels on peut espérer établir des vérités certaines.

Cet « opuscule » devait comporter trois « livres », disons trois parties, de douze règles chacune. La première partie, entièrement rédigée, expose les préceptes de base à suivre pour découvrir des vérités nouvelles en tout domaine. La seconde entreprend de traiter du cas de problèmes qui ne se rencontrent pratiquement qu'en mathématiques, non pour inciter à développer cette science mais pour en faire une propédeutique ; seule la moitié en a été écrite. La troisième partie, entièrement absente, aurait traité « des questions imparfaitement comprises » et certaines considérations de connaissance expérimentale y auraient trouvé place. Dans la présentation qui suit, les chiffres romains entre crochets renvoient aux Règles.

* La Règle douzième donne comme exemple de vérités entre lesquelles le lien est de l'ordre de la nécessité et non de la contingence : « Je pense, donc Dieu est ».

Les onze premières Règles se laissent regrouper en quatre sous-parties, lesquelles traitent successivement des voies de la certitude, de l'art d'user de l'ordre, de la pratique de l'énumération et de l'exercice ; la douzième et dernière présente une synthèse. L'exposition de chaque thème se fait par étapes, sommairement d'abord, plus amplement par la suite.

Les trois premières Règles traitent de la recherche de la vérité de manière relativement générale, invitant à l'universalité [I] et, surtout, à prendre les mathématiques comme référence pour ce qui regarde la certitude [II]. L'idée décisive est que la connaissance certaine prend la forme de l'intuition ou bien celle de la déduction [III]. L'intuition n'est pas vraiment l'idée, telle que les *Méditations* la mettront à la base de l'édifice. Elle est plutôt perception immédiate par l'esprit d'une proposition ; étant entendu que ce mot n'évoque pas particulièrement le langage, mais une vérité, un jugement en tant que pensée. La déduction, pour sa part, est la connaissance qui s'acquiert par le passage d'une intuition à une autre, par un mouvement de l'esprit, dans les cas où la complexité empêche de tout faire tenir en une simple intuition. Sa certitude repose donc en partie sur le souvenir des enchaînements successifs d'intuitions.

Les trois Règles suivantes invitent d'abord à joindre la méthode à la certitude dans la recherche de la vérité [IV]. Puis il est expliqué que l'ordre à trouver et à suivre s'appuie sur une mise en série des connaissances et qu'il faut s'enquérir soigneusement du plus simple avant d'en repartir vers le complexe [V]. Enfin, avec la précision que cet ordre est à trouver entre les connaissances et non entre les choses mêmes, quelques conseils pratiques sont ajoutés [VI].

La troisième sous-partie développe les premières considérations relatives à l'énumération. Ce mot désigne avant tout l'opération qui consiste à passer en revue les séries de vérités connues chacune par intuition. À première vue ce pourrait donc n'être qu'une appellation nouvelle pour la déduction. Et, de fait, celle-ci commence par ne pas se distinguer de l'énumération. Toutefois, par un travail de reprise suffisamment réitéré, certaines déductions se laissent réduire à de simples intuitions. Il semble permis de comprendre que l'énumération est essentiellement une déduction irréductible, un enchaînement trop long ou trop complexe pour que, malgré un tel travail, tous les liens puissent être perçus d'un seul regard [VII]. À côté de ça l'énumération est aussi l'inspection par laquelle on passe en revue tout ce qui a quelque rapport avec une question, autrement dit avec le but fixé par un problème [VIII].

Dans la quatrième sous-partie, il est montré comment exercer la perspicacité, qui est l'aptitude aux intuitions nettes [IX], ainsi que la sagacité, aptitude à chercher en s'appuyant sur l'ordre [X]. Quant à l'énumération elle-même, il est conseillé de s'évertuer à y réduire au mieux le rôle de la mémoire au profit d'intuitions toujours plus amples [XI].

La douzième Règle développe la conception de la connaissance qui était alors celle de Descartes. Avec les rapports de l'esprit et du corps est notamment précisée une conception de la connaissance sensible et de l'imagination. Ensuite sont examinées les catégories des notions et celles des liens, ainsi que les différentes formes que prend la composition des « natures ».

Les Règles de la seconde partie sont largement tournées vers la « mathématique universelle », aussi ne seront-elle évoquées ci-dessous que pour certains points de leur contenu. Les toutes dernières seront même négligées.

Observations

- Deux lignes de force parcourent les *Règles pour la direction de l'esprit* : la fonction dominante de l'intuition et l'efficacité précieuse de l'ordre.

L'intuition n'est pas purement intellectuelle, du moins pas obligatoirement, en ce sens que l'imagination, les sens, la mémoire, le langage et le symbolisme sont appelés à la favoriser [XII-XIV-XVI]. C'est plus l'immédiateté qui la caractérise et, pour autant que faire se puisse, les connaissances plus discursives doivent être réduites à des intuitions. Ce conseil est donné avec insistance, d'abord dans l'optique d'une certitude maximale. En avançant, il apparaît qu'il est aussi reconnu à cette

pratique d'accroître grandement la puissance de l'intellect.

L'insistance sur l'ordre qu'il faut tenir dans les recherches peut paraître banale aujourd'hui, en tout cas aux esprits frottés de science. Pour ceux auxquels une occasion similaire de fortifier leur perspicacité n'a pas été offerte, peut-être y a-t-il là quelques idées à repérer.

- Le caractère formel de la composition d'ensemble des *Regulæ* est surprenant. Il n'est pas interdit de se demander si la répartition en trois douzaines n'a pas nui à la clarté. La relative dispersion des propos tenus sur un même sujet, en particulier sur la déduction et sur l'énumération, pourrait être liée au souci de couler le fond sans cette forme préétablie.

On bute aussi un peu, mais sans plus, sur des imperfections du vocabulaire, notamment en qui concerne « induction » [III, VII] ainsi que « composition » [XII]. Tout ceci doit être noté, sans pour autant qu'y soit attaché trop d'importance puisque l'ouvrage était loin d'être achevé et ne nous est connu que par des copies.

- La notion d'énumération présente comme faiblesse que, si les deux aspects repérés comportent bien la même idée de revue, leur articulation est insuffisamment expliquée.
- Une insuffisance plus notable est le manque de place laissée à l'erreur. La possibilité de celle-ci n'est certes pas niée, mais sa conception fait problème, du fait qu'intuitions, déductions et énumérations portent sur des « propositions » plus que sur des idées. Les *Règles* ne proclament pas la nette distinction de l'idée et du jugement, contrairement aux *Méditations*. Dans ces dernières, l'entendement forme les idées ; il n'est pas en charge de produire le jugement de vérité ou de fausseté. Dans les *Règles*, l'entendement (ou intellect) est capable de « percevoir la vérité » ; il conçoit, juge et raisonne à la fois [XII].

Il est bien question des idées, mais de façon tardive et secondaire [XII, XIV]. Lorsqu'il arrive aux « propositions » de céder la place, c'est plutôt à des « natures » ou à des « notions »* qu'à des « idées » [VI, XII]. Ce n'est d'ailleurs ni aux idées, ni aux notions qu'il est demandé d'être claires et distinctes, mais aux intuitions [XI].

- Qui lit attentivement les *Règles* ne peut manquer d'être frappé de ce qu'on les retrouve condensée à l'extrême dans les quatre « préceptes » du *Discours*. C'est à peine si les thèmes principaux des premières arrivent à figurer tous dans les seconds. La compression est telle que, manifestement, il n'y a presque rien à tirer de ces derniers en termes de pratique.

- À travers les exemples utilisés, les mathématiques se taillent la part belle dans les *Règles*. Tout juste rencontre-t-on, pour ce qui est des domaines voisins, quelques brèves réflexions sur la cryptographie [X] et sur les énigmes [XIII].

Dans ces conditions, comment ne pas regretter l'absence de la troisième partie ? Concernant la connaissance sensible, il faut se contenter d'évocations brèves, et néanmoins variées. Qu'elle soit reconnue être parfois trompeuse montre *a contrario* que l'expérience n'est en rien méprisée [II].

Là du moins, Descartes n'apparaît pas comme le géomètre qui déduirait la réalité de sa métaphysique, comme il en est parfois accusé superficiellement. C'est même de l'inverse qu'il fait preuve au sujet de la détermination de l'anaclastique [VIII]. Dans un registre plus large, l'évocation des « puissances naturelles » est l'occasion d'inviter à chercher « ce qu'il y a de plus perceptible aux sens » [IX]. Le thème de l'aimant revient plus que tout autre, avec mention des expériences de William Gilbert [XII, XIII, XIV] et il est question à l'occasion des couleurs et du son [XIV]. La technique n'est pas oubliée, avec l'enquête sur l'habile mécanisme d'une fontaine [XIII]. Le géocentrisme, en outre, est mis en cause en tant que « supposition gratuite » issue des préjugés de l'enfance [XIII].

- Sans doute les conceptions et les conseils ainsi confiés par Descartes à son opuscule ont-ils leurs faiblesses et leurs limites ; c'est le lot commun des traités en ces matières.

Avec le recul de quatre siècles de science, notamment, on perçoit bien dans les *Règles* une

* Dans le cas des « notions communes » évoquées dans la Règle XII, il ne peut faire de doute pour les lecteurs d'Euclide que ce ne sont pas des idées, au sens cartésien, mais des axiomes, au sens que prenait ce terme à l'époque classique : des vérités évidentes et d'ample portée.

croyance en un fond des connaissances, imaginé comme relativement aisé à atteindre [VIII]. Là s'annonce presque l'audacieuse tentative métaphysique et, lié à elle, l'espoir d'une physique qui s'y serait enracinée.

Il apparaît aussi dans ces pages, sans grande surprise, que certaines idées viennent de notre seul entendement, sans avoir fait l'objet d'une quelconque élaboration collective, ni d'une évolution historique. Sur ce dernier point, à vrai dire, une autre conception aurait-elle permise avant la Révolution, à supposer qu'elle eût été envisagée ?

Les *Règles* n'en sont pas moins le recueil d'une expérience et d'une réflexion exceptionnelles. À chacun de faire son miel de ce qu'il y trouve.

*